

Magies de la répétition

Emmanuelle Prak-Derrington, Préface de Claude Hagège, Lyon,
ENS Éditions, 2021, 404 p.

François Provenzano

DANS **COMMUNICATION & LANGAGES** 2024/3 N° 221, PAGES 125 À 129
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0336-1500

DOI 10.3917/comla1.221.0125

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-communication-et-langages-2024-3-page-125?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LECTURES D'OUVRAGES

MAGIES DE LA RÉPÉTITION

Emmanuelle Prak-Derrington, Préface de Claude Hagège, Lyon, ENS Éditions, 2021, 404 p.

Une autre linguistique, pour une autre répétition

Il serait vraiment très réducteur de considérer *Magies de la répétition* d'Emmanuelle Prak-Derrington comme un livre de linguistique sur la répétition. L'autrice s'emploie en effet à ouvrir très largement le spectre de son enquête, tant sur le plan disciplinaire que sur le plan des problèmes considérés.

Sur le plan disciplinaire, la linguistique pratiquée ici refuse tout enfermement techniciste ou dogmatique, pour mettre en dialogue les sciences du langage avec l'anthropologie, la psychologie cognitive, la rhétorique (figurale et argumentative), les études littéraires, les sciences de l'information et de la communication, la sociologie et la théologie. L'ancrage revendiqué est bien celui des courants pragmatiques et énonciativistes de la linguistique, mais l'ouvrage invite très clairement à déborder cet horizon pour insister sur le rôle médiateur des sciences du langage au sein du large champ des humanités.

Sur le plan des problèmes considérés, la répétition n'est pas traitée ici comme un procédé figural ponctuel, dont il s'agirait d'atomiser et d'inventorier les variétés sur le mode de l'herbier, en s'intéressant essentiellement à leurs effets esthétiques dans le discours poétique. Il s'agit plutôt d'envisager la répétition comme le cœur de la mécanique du langage dans sa plus haute généralité, comme le moteur de la signification : selon Emmanuelle Prak-Derrington, la répétition touche à la question du sujet de l'énonciation et de son engagement, au sens le plus matériel du terme, dans la chair de la langue ; à ce titre, elle traverse très largement tous les genres de discours, du plus trivial (le discours enfantin, la chanson populaire), au plus formel et programmé (le discours politique), voire celui qui est figé dans un rituel (le discours religieux). Cette perspective prend le contrepied des jugements fréquents sur la « mauvaise » répétition, c'est-à-dire sur ces manières de

répéter qui seraient purement stériles, inélagantes, ou qui témoigneraient d'un raté de la parole. Le pari du livre est bien d'éclairer la face positive de la répétition, de lui donner une place centrale dans l'étude des pratiques verbales, et ainsi de mieux comprendre ce qui unit le langage et la vie.

Tout en se fondant sur ces deux grands élargissements, le livre tient un cap très serré, qui se définit par plusieurs partis pris à la fois heuristiques et herméneutiques ; on peut les résumer en cinq points.

1) Le livre envisage la répétition *en discours*, et non pas *en langue*. Il écarte donc les répétitions qui sont codées dans le système (tant aux niveaux morphologique, lexical ou syntaxique), au profit des répétitions liées à la contingence, et donc à la non-prédictibilité, d'un acte d'énonciation porté par un sujet singulier.

2) Le livre envisage les *auto-répétitions*, et non les *hétéro-répétitions*. Il écarte donc les phénomènes de répétition des mots d'autrui¹, au profit de la répétition interne à une séquence verbale attribuée à une seule instance de discours.

3) Le livre envisage les répétitions *figurales*, définies à la fois comme des répétitions intentionnelles et attentionnelles. Il écarte donc les répétitions qui passent inaperçues (*oui oui*), au profit des répétitions qui supposent une reconnaissance (et donc une attention) de la part d'un allocutaire, à l'égard d'un fait de discours qui apparaît comme saillant par rapport au flux de parole. La répétition figurale provoque une montée du degré d'opacité, qui rompt la simple progression thématique du discours et détourne la réception de ce qui serait une pure consommation « informationnelle » d'un « message ».

4) Il découle de ce qui précède que le livre envisage les répétitions sur le plan du *signifiant*, et non du *signifié*. Il écarte donc de son champ les phénomènes de reformulation (sur lesquels se sont longtemps concentrés les travaux sur la

1. Déjà abondamment traités, en études littéraires (Compagnon Antoine, *La Seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979) et en linguistique (Authier-Revuz Jacqueline, *La Représentation du discours autre. Principes pour une description*, Berlin / Boston, Walter de Gruyter, 2020).

répétition²), au profit des répétitions qui reposent sur le jugement de l'oreille, plutôt que sur l'interprétation d'un sens. Le concept de *signifiante* permet de contester le primat de la signification conceptuelle, pour mettre en avant un « mode de signifier produit par les signifiants figuraux » (p. 86³). Ce mode de signifier invite à attribuer à la répétition une fonction iconisante, qui conjure le principe d'arbitrarité du signe saussurien et « remotive les signes » (p. 73).

5) Enfin, s'il se centre sur le signifiant, l'ouvrage ne se limite pas au signifiant du signe linguistique classique (le morphème). Il le déborde en effet par « le bas » (en envisageant des répétitions aux niveaux submorphémiques, phoniques, prosodiques), par « le haut » (en envisageant des répétitions au niveau transphrastique et des modes de structuration textuelle qui ne coïncident pas forcément avec des principes de cohérence sémantique, ou qui en font émerger de nouveaux par rapport à ce qui est codé *a priori* dans les signifiés linguistiques), et aussi par « le côté » : la perspective adoptée est celle d'une pragmatique incarnée, soucieuse de la part attentionnelle nécessaire à la signifiante de la répétition (il n'y a de répétition que *pour quelqu'un*), et de la part corporelle qui peut soutenir cette attention (il n'y a de répétition que si l'on postule un *corps qui répète*).

Ces différents partis pris sont soutenus par des balises conceptuelles elles-mêmes très explicites, détaillées, et situées par rapport aux cadres théoriques qui organisent les disciplines concernées. Nous avons déjà évoqué la notion de *signifiante* ; il faut signaler encore, sur le terrain de la rhétorique, la notion de *saillance*, inspirée des travaux de Marc Bonhomme⁴, qui invite à considérer la figure comme une *forme*, et qui articule ainsi l'analyse figurale aux lois perceptives de la psychologie de la Gestalt ; enfin, toute la seconde partie du livre est consacrée à la répétition *performative*, à travers l'étude de la réduplication, de la litanie et de l'incantation. Cette seconde partie s'interroge ainsi sur la part prise par la répétition dans la valeur performative d'un acte de langage et développe ainsi une conception de la performativité qui

déplace du cadre austinien, centré sur l'illocutoire, pour la recentrer sur la performance locutoire. Par la répétition, celle-ci acquiert une valeur performative qui consiste essentiellement à donner corps : au locuteur et à son intériorité émotionnelle, au langage lui-même, au rituel social qui s'institue à travers cet acte de langage.

C'est ici que prend tout son sens le titre de l'ouvrage, et le terme de *magie* associé à la répétition : l'idée développée par l'auteur est bien que la répétition permet littéralement de faire advenir quelque chose qui n'était pas là avant, et d'engager celles et ceux qui en sont témoins dans un acte de foi qui authentifie cet advenir en même temps que la communauté qui le reconnaît comme tel. En montrant que cette part magique de la répétition traverse autant les pratiques sacrées que les pratiques profanes, autant les rituels sociaux les plus institués que les échanges les plus ordinaires et irréfléchis, l'auteur défend ainsi le caractère archaïque, et universellement humain, de la répétition, la part primitive de notre rapport au langage, que nous continuons de cultiver comme en sous-main, derrière sa part la plus conventionnalisée.

Le livre met ces principes, ces concepts et ces hypothèses de travail à l'épreuve de très nombreuses analyses de cas, qui ponctuent les discussions théoriques. On est frappé dans ces analyses par la grande diversité des matériaux traités, tant en termes de genres de discours qu'en termes d'ancrages socioculturels, idéologiques, et même linguistiques. Emmanuelle Prak-Derrington est germaniste et n'hésite pas à emprunter ses exemples à l'anglais ou à l'allemand, ce qui éclaire tout à la fois les spécificités des ressources lexicales et syntaxiques de ces langues par rapport au français, mais permet aussi de montrer que la signifiante de la répétition peut fonctionner de manière relativement indépendante de la compréhension des signifiés. Le livre vise ainsi à éclairer les principes translinguistiques auxquels répondent les phénomènes de répétition saisis dans leur plus haute généralité, c'est-à-dire dans leur affinité avec les notions à la fois esthétiques et anthropologiques de *rythme* et de *geste*.

Ce livre ouvre de nombreux axes de discussion. Nous choisirons ici d'en aborder trois parmi d'autres possibles, en proposant des éclairages personnels qui dialoguent avec le travail de l'auteur.

Répétitions, textures et sémoses répétantes

Dans sa partie consacrée à la saillance figurale de la répétition, l'ouvrage insiste sur sa fonction dans la « structuration réticulaire » d'un texte, et défend l'intérêt d'une approche perceptuelle fondée sur les catégories de la théorie de la

2. Voir par exemple Migeot François et Viprey Jean-Marie (dir.), *Répétition, altération, reformulation dans les textes et discours*, Semen, 12 [en ligne], 2000. URL : <https://journals.openedition.org/semen/1860>

3. L'auteur s'appuie ici sur le travail théorique d'Henri Meschonnic, qui associe la *signifiante* au concept de *rythme* (Meschonnic Henri, *Critique du rythme : anthropologie historique du langage* [1982], Lagrasse, Verdier, 2009).

4. Bonhomme Marc, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion, 2005.

Gestalt. Une telle perspective invite à élargir la problématique de la répétition au-delà de la sémiologie verbale. On songe notamment aux travaux du Groupe μ en sémiotique visuelle⁵, et à la notion de *texture*, qu'ils avancent comme l'une des propriétés du signe plastique. Aux côtés des propriétés chromatiques et eidétiques, « la texture est une propriété de la surface, qui peut se définir comme un mode particulier de répétition de microéléments. L'unité texturale s'articule donc en unités non manifestées, les *texturèmes*. Ces *texturèmes* relèvent de deux catégories : la nature des éléments d'une part et les lois de répétition d'autre part⁶ ».

La texture est affaire de rythme, et la perception de ce rythme (et de l'effet textural qui en découle) est solidaire d'une posture de réception particulière. La « perception texturale », dit encore le Groupe μ , correspond à une distance d'observation qui empêche l'identification d'éléments isolés, au profit de la trame qu'ils composent. Les signifiés attribués aux textures ne sont donc pas codés dans une grammaire parfaitement stabilisée, mais sont à chaque fois activés contextuellement, notamment en fonction d'un répertoire de connotations imaginaires socioculturellement situées et inégalement accessibles. Par exemple, la délicatesse biblique du papier utilisé dans la collection « La Pléiade » n'activera des effets de sanctuarité qu'auprès d'un public choisi, c'est-à-dire choisi par la texture elle-même, qui délivre son sens de sacralité en même temps qu'elle qualifie, par les doigts des lecteur-rices, leur légitimité à accéder à ce sens. On peut donc parler d'une *politique texturale* comme composante de la politique éditoriale d'une collection comme « La Pléiade ».

Ce détour par la texture dans le domaine des signes visuels nous permet de revenir sur le terrain de la répétition linguistique en envisageant l'hypothèse d'un continuum sémiotique entre les signes linguistiques et les autres matérialités dans lesquelles sont prises nos expériences du sens. Celles-ci débordent le cadre de la corporéité engagée dans l'acte locutoire pour embrasser potentiellement tous les niveaux de pertinence sémiotique tels que dégagés par Jacques Fontanille (objets-supports, pratiques, stratégies, formes de vie⁷). L'idée d'un continuum sémiotique entre les dimensions verbales, para-verbales, corporelles, interactionnelles,

génériques, matérielles, institutionnelles de la répétition nous semble par exemple bien illustrée par des pratiques comme celle du collage féministe militant.

Cet exemple invite également à considérer la manière dont les phénomènes de répétition, et les éventuelles politiques texturales dans lesquelles ils sont pris, participent de la construction d'identités sociales particulières. Cet aspect est un peu évoqué dans le livre à propos de la fonction du genre épictictique, qui soude une communauté autour de valeurs partagées, et que la répétition permet d'éprouver concrètement dans une expérience sensible. Mais l'autrice y insiste surtout sur la dimension universelle de cette fonction épictictique. Or le détour par les textures nous montre qu'il n'y a pas une compétence universellement et équitablement partagée d'accès à l'expérience texturale, et que, justement, cette expérience texturale peut servir à qualifier, ou à disqualifier, socialement celles et ceux qui sont autorisés à en éprouver la signification, voire à perturber le « partage du sensible⁸ » en vigueur dans tel état de société.

Walter Benjamin avait bien perçu la manière dont la répétition s'actualisait au niveau des formes de vie :

Par le dressage qu'opère la machine, le travailleur « non qualifié » subit l'humiliation la plus profonde. Son travail devient imperméable à l'expérience. [...] [L]a plupart des ouvriers d'usine [...] ne connaissent que trop bien la vanité, le vide, la frustration de tout achèvement, tout ce qui est précisément le lot du salarié industriel. Les gestes que provoque chez lui le processus automatique du travail se retrouvent aussi dans le jeu, qui exige un rapide mouvement de la main pour déposer une mise ou pour prendre une carte. Ce qui est « saccade » dans le mouvement de la machine s'appelle « coup » dans le jeu de hasard⁹.

Autrement dit, l'expérience de la répétition produit ici une narcotisation de la signification, qui est liée à la production de l'identité sociale de l'ouvrier en tant que pur rouage et qui, comme on le voit pour Benjamin, trouve son analogue sublimé dans le jeu de hasard. Dès lors, la signification de la répétition ne s'appuie-t-elle pas pour une part sur des structures matérielles et sociales qui sont elles-mêmes sémiotisées, et peuvent elles-mêmes être qualifiées par leur nature plus ou moins répétitive ?

5. Groupe μ , *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*, Paris, Seuil, 1992.

6. Klinkenberg Jean-Marie, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil, 2000, p. 380.

7. Fontanille Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008.

8. Rancière Jacques, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

9. Benjamin Walter, « Sur quelques thèmes baudelairiens », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 363-364

Magie verbale, magie sociale

Dans sa partie consacrée aux énoncés rituels, le livre défend l'hypothèse d'une autonomie de la dimension discursive à l'égard des dimensions socio-institutionnelles : la magie de la répétition advient par sa seule signifiante, indépendamment de toute validation par une autorité sociale en amont. L'autrice convoque ici un vieux débat entre linguistique et sociologie, mais qui trouve un ancrage précis dans une forme très spécifique, inséparablement verbale (la répétition) et sociale (le rituel). Par contraste avec la position discursive défendue par Emmanuelle Prak-Derrington, la position de Pierre Bourdieu, du moins dans sa version la plus socio-déterministe, consiste à mettre en lumière les jeux de violence symbolique et de domination que supposent à ses yeux les rites : leur pouvoir ne résiderait pas dans leurs propriétés verbales, mais dans l'arbitraire social qui tend justement à naturaliser l'effet magique supposé produit par le langage¹⁰. Il nous semble intéressant de compliquer cette opposition, de deux manières au moins.

D'une part, il y a bien des pratiques verbales qui semblent échapper à toute logique de pouvoir instituant (l'exemple des formules incantatoires auto-répétitives évoquées dans le livre est à cet égard éloquent). Mais n'y a-t-il pas tout de même là encore une qualification sociale qui permet justement à cette performativité de se réaliser ? : c'est bien parce que ces pratiques (la prière personnelle, le chant de supporters) s'inscrivent dans ces cadres-là qu'elles peuvent confier au langage seul le rôle de porter la « quête d'opérativité » (p. 316) qui les anime. Pour le dire simplement : n'y a-t-il pas des conditions sociales de mise en suspens des conditions sociales de la magie, et du type de croyance qui lui est associé ? Ce n'est pas là nier que cette magie opère par le biais du langage (et singulièrement de la répétition), c'est simplement reconnaître que la foi nécessaire à cette magie de la répétition ne s'exerce pas sous n'importe quelle condition.

D'autre part, et symétriquement, il y a bien des positions de pouvoir symbolique qui ont besoin du langage, non pas simplement pour naturaliser ou invisibiliser l'arbitraire sur lequel elles reposent, mais aussi pour en amplifier la portée ; et cette opération magique repose bien sur des formes proprement verbales, sur la puissance médiatrice de ces formes verbales à l'égard des formes sociales et idéologiques auxquelles elles s'articulent. C'est cette lecture que

propose le Pierre Bourdieu de *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, qu'on aurait tort de lire simplement comme une application des thèses de *Ce que parler veut dire* au cas du philosophe allemand, consistant à débusquer ses sympathies nazies derrière son style philosophique. En effet, Bourdieu montre dans cette étude l'importance de la *mise en forme* du discours (en l'occurrence philosophique) dans l'effet d'imposition symbolique qu'il est susceptible d'activer :

La forme, par où les productions symboliques participent le plus directement des conditions sociales de leur production, est aussi ce par quoi s'exerce leur effet social le plus spécifique : la violence proprement symbolique ne peut être exercée par celui qui l'exerce et subie par celui qui la subit que sous une forme telle qu'elle soit méconnue en tant que telle, c'est-à-dire reconnue comme légitime¹¹.

Ce travail sur la forme inclut notamment des phénomènes de répétition, que Bourdieu envisage dans des termes très semblables à ceux d'Emmanuelle Prak-Derrington :

L'association par allitération ou par assonance qui instaure des relations quasi matérielles de ressemblance de forme et de son peut porter au jour des relations cachées entre les signifiés ou, même, les faire exister par le seul jeu des formes. [...] Cette mise en forme est à la fois transformation et transsubstantiation : la substance signifiée est la forme signifiante dans laquelle elle s'est réalisée¹².

L'entreprise de Bourdieu consiste bien à briser cette magie verbale, à démasquer le prestidigitateur en rétablissant le détail des opérations que son discours fait subir au langage ordinaire ; mais c'est donc bien qu'il y a une magie verbale qui ne se réduit pas à un simple exercice de la magie sociale instituée dont elle procède.

Au passage, ce nouage entre les dimensions sociales et discursives de l'efficace du langage permet de faire une place à la composante *affective* de notre rapport à la figuralité verbale. Le livre montre très bien comment la répétition figurale participe d'un effet rassurant, rassérénant : c'est bien que cet effet fait fond sur une disposition *a priori* inquiète, potentiellement aussi construite par le discours lui-même, ou par l'interdiscours, ou par le contexte. Autrement dit, la part émotive de la figuralité, envisagée par Emmanuelle Prak-Derrington prioritairement du point de vue de l'acte locutoire, trouve son corollaire du point de vue de l'allocutoire, lui aussi chargé d'affects que la

10. Bourdieu Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

11. Bourdieu Pierre, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit, 1988, p. 85.

12. *Ibid.*, p. 87, p. 91.

répétition vient renforcer, réorienter ou désamorcer.

Performativité et hétéro-répétition

Enfin, le livre invite en conclusion à élargir son point de vue aux hétéro-répétitions, en particulier pour envisager les phénomènes de citation selon l'hypothèse de « l'incarnation » du discours autre. Cet élargissement nous semble également pertinent à considérer au prisme de la notion de performativité, centrale dans le livre, mais limitée aux cas des auto-répétitions. Or, la conception de la performativité développée par Judith Butler présente plusieurs échos évidents avec le travail d'Emmanuelle Prak-Derrington.

D'une part, Butler établit un lien terminologique (propre à l'anglais *to perform*) entre « performativité » et « mise en scène ». Voici ce qu'en disent Charlotte Nordmann et Jérôme Vidal, les traducteurs de Butler, qui glosent ainsi leurs choix en préface du livre *Le pouvoir des mots* : « [Le terme *to perform*] signifie parfois tout aussi clairement "mettre en scène", au sens où l'on parlera de la "performance" d'un artiste. En utilisant ce terme, Judith Butler entend souligner que toute parole est prononcée par un corps, que le corps est en jeu dans tout discours¹³. » D'autre part, Butler insiste, dans cette mise en scène incarnée, sur la valeur performative de la répétition du discours d'autrui, la reprise de l'insulte, le retournement du stigmate par sa réincarnation, simultanément verbale et corporelle, dans une autre voix. Cette autre voix performe ainsi la valeur de marquage identitaire du discours de la norme, surenchérit en quelque sorte sur sa magie sociale pour, en la répétant, la charger d'un pouvoir subversif nouveau, qui consiste à contester l'ordre du dicible et s'affirmer ainsi à neuf en tant que sujet. Pour citer un exemple connu, dont Butler tire bien une théorie générale de la performativité discursive fondée sur la répétition :

La réévaluation d'un terme comme « *queer* » suggère que le discours peut être « renvoyé » à son auteur sous une forme différente, qu'il peut être cité à l'encontre de ses buts premiers, accomplissant ainsi un renversement de ses effets. Plus généralement, le pouvoir changeant de ces termes semble indiquer une sorte de performativité discursive qui n'est pas réductible à une série d'actes de discours isolables, mais constitue une chaîne rituelle de resignifications dont l'origine et la fin restent nécessairement incertaines. [...] L'intervalle qui sépare différentes occurrences d'un même énoncé

13. « Avertissement des traducteurs », in Judith Butler, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017, p. 18.

rend non seulement possible la répétition et la resignification de cet énoncé, mais indique de plus comment des mots peuvent, avec le temps, être disjoints de leur pouvoir de blesser et recontextualisés sur des modes plus positifs¹⁴.

Ces deux idées (la performance comme mise en scène incarnée et comme hétéro-répétition potentiellement subversive) semblent compatibles avec la conception de la performativité développée par Emmanuelle Prak-Derrington ; elles en suggèrent la potentielle politisation, à la faveur d'une prise en compte d'un niveau d'analyse supérieur à celui des discours monologues, à savoir le niveau du dicible global et des relations interdiscursives propres à un état de société.

*
* *

Comme on le voit, *Magies de la répétition* est un livre qui donne à penser – et les quelques pistes de discussion ébauchées ici sont loin d'en épuiser la matière. Rédigé dans un style très vivant, très accessible, jamais jargonnant, il constitue un exemple désormais trop rare d'ouverture franche de la linguistique aux autres champs des humanités, sans jamais émorser l'acuité de ses cadres théoriques proprement linguistiques. Ponctué de nombreuses analyses de cas, d'utiles synthèses et de constantes reprises de la problématique, il offre ainsi aux non-spécialistes une excellente porte d'entrée dans le domaine des sciences du langage, par le biais d'une question qui parle inévitablement à chacun-e d'entre nous : au-delà des études de corpus littéraires, politiques ou religieux, le livre interroge notre rapport le plus intime au langage, et à la vie.

FRANÇOIS PROVENZANO

PRODUIRE, DISENT-ILS. PLATEFORMES NUMÉRIQUES ET TRANSFORMATIONS D'UNE PROFESSION

Gaël Stephan, Paris, Presses de Mines, 2023, 132 p.

Cet ouvrage intitulé *Produire, disent-ils. Plateformes numériques et transformations d'une profession*, paru en 2023 aux Presses de Mines,

14. Butler Judith, *Le pouvoir des mots*, op. cit., p. 38 ; on trouve déjà une conceptualisation politique de l'acte de répétition dans *Trouble dans le genre*, qui définit notamment le genre comme « la stylisation répétée des corps » (Butler Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005, p. 109).